

CAMILLA COLLETT

LES FILLES DU PRÉFET



EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

LES FILLES DU PRÉFET

*La collection
Les Classiques du Monde
est dirigée par
Laure Pécher*

CAMILLA COLLETT

LES FILLES
DU PRÉFET

Traduit du norvégien par Éric Eydoux
Avant-propos et notes du traducteur

EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

Ouvrage traduit avec le soutien financier de NORLA
et avec le concours du Centre National du Livre

Nous remercions la Fondation Wilsdorf d'apporter son soutien
à la collection Les Classiques du Monde
et la Ville de Genève, Département des Affaires culturelles,
de la bourse 2009-2010 aux Éditions Zoé.

Publié pour la première fois en 1854-1855
Titre original *Amtmannens døtre*

© Les Classiques du Monde, 2010, pour la traduction française
© Éditions Zoé, 2010, pour la présente édition
11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux
Illustration : Hélène Schjerfbeck © 2010 Prolitteris, Zurich
ISBN 978-2-88182-679-5
ISBN EPUB: 978-2-88927-828-2
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-829-9

Avant-propos

À l'avant-garde de la lutte pour l'égalité des sexes, la Norvège ne manque jamais d'évoquer la mémoire de Camilla Collett (1813-1895). Faisant date dans l'histoire de la littérature norvégienne, son roman *Les Filles du préfet* (1854-1855) est non seulement le premier du genre à avoir été écrit par une femme, mais aussi le premier qui, s'écartant de la quête identitaire du «romantisme national», s'engage sur la voie d'un réalisme dont l'apogée sera atteint quelque vingt-cinq années plus tard. L'emblématique Henrik Ibsen, qui illustra si brillamment la condition de la femme enfermée dans sa *Maison de poupée* (1879), a su reconnaître tout ce qu'il devait à la talentueuse hardiesse de son propos. Plus d'un siècle après sa mort, il était grand temps de présenter au public francophone cette femme d'exception et son œuvre la plus marquante.

Pour l'essentiel, ce roman est le fruit d'une amère déconvenue amoureuse qui nous ramène aux années 1830. C'est l'époque où, redevenue libre après quatre siècles de domination danoise, la Norvège des arts et

des lettres est engagée dans une violente polémique – largement évoquée dans le livre – sur le devenir culturel de la nation. D'un côté, le fougueux Henrik Wergeland (1808-1845) et ses « patriotes » se réclament romantiquement du moyen âge et du monde rural pour définir la véritable « norvégianité ». De l'autre, à la tête du « parti de l'intelligence », Sebastian Welhaven (1807-1873), un poète raffiné formé à la rigoureuse école hégélienne du Danois Heiberg, vitupère la vitalité indisciplinée de son rival et veut œuvrer dans la continuité de l'époque danoise.

Or, la future Camilla Collett, fille d'un pasteur d'esprit libéral, n'est autre que la sœur de Wergeland, et le malheur voudra que, dès 1830, tout juste âgée de dix-sept ans, elle tombe éperdument amoureuse de Welhaven, l'irréductible adversaire de son frère. Outre qu'un tel climat d'hostilité n'était guère favorable aux effusions sentimentales, la jeune fille eût commis une grave inconvenance en se déclarant. Et c'est seulement plusieurs années plus tard qu'elle lui en fit l'aveu, jusqu'à ce jour de 1837, où après avoir quelque peu cultivé l'ambiguïté, « Saint Sébastien » fit savoir à Camilla Wergeland qu'elle n'avait rien à espérer. Encore que, sans doute flatté, peut-être amoureux un temps, elle ne lui eût pas été entièrement indifférente, Welhaven qualifia ensuite leur relation de simple « épisode ». Camilla, en revanche, fut marquée à jamais, ne cessant notamment de s'interroger sur ce qu'aurait pu changer une attitude plus spontanée de sa part. De l'intensité de sa passion, des affres qu'elle endura alors et de l'amère désillusion qui fut la sienne témoignent des journaux intimes, des lettres et des notes publiés après sa mort.

Bien avant, néanmoins, dès 1854 pour la première partie et 1855 pour la deuxième, avait paru *Les Filles du*

préfet, une œuvre qui fit l'effet d'un véritable coup de tonnerre. Car, l'anonymat affiché ne trompant personne, on comprit tout de suite que le roman était la transcription littéraire d'une affaire dont le tout Christiania avait eu bruit. De surcroît, l'auteur, non contente d'évoquer sa propre histoire, mettait en cause certains dogmes parmi les mieux établis de la bourgeoisie du pays.

Cependant, jamais cette œuvre n'aurait pu voir le jour si, peu après s'être vu signifier la fin de ses espérances, la jeune femme n'avait rencontré puis épousé Peter Jonas Collett (1813-1851). N'ignorant rien de sa tragédie amoureuse et acceptant de vivre dans l'encombrant souvenir de celui qu'elle ne pouvait oublier, ce juriste féru de belles-lettres non seulement lui apporta apaisement et soutien, mais devint aussi son mentor. Il l'encouragea à écrire des textes courts et l'orienta dans ses lectures au nombre desquelles figuraient, entre autres ouvrages, des écrits de George Sand et de Fredrika Bremer (1801-1865), la pionnière du féminisme en Suède. C'est lui enfin qui l'incita à écrire ce roman en situant son cas personnel dans la perspective plus large d'une condition féminine appelée à devenir la substance même de l'œuvre. Mort prématurément, Collett ne put voir le fruit de ses efforts, mais son épouse veilla toujours à souligner l'ampleur de sa contribution.

L'action se situe dans la Norvège des années 1830, principalement dans le domaine du préfet Ramm dont le jeune Georg Kold est à la fois le fondé de pouvoir et le précepteur de deux de ses enfants dont la benjamine Sofie, l'héroïne du roman. Néanmoins, du haut représentant de l'État on n'entendra qu'accessoirement parler, car l'attention se porte d'emblée sur sa dominatrice épouse. Mûre mais toujours belle, référence obligée de

la bonne société, celle-ci, agissant en femme pratique dans le respect des conventions de sa classe, n'a pas de plus pressante préoccupation que de marier ses filles. Et quelles que soient leurs inclinations propres, celles-ci doivent pouvoir accepter les partis qui se présentent. Il faut, dit-elle, qu'« elles réfrènent leurs sentiments et, si possible, les éliminent au fil du temps ». Ce précepte, elle a su sournoisement le faire accepter à ses deux aînées et a ainsi provoqué leur malheur. Cependant, caractère indépendant et d'une tout autre trempe, Sofie a pris lucidement conscience de la situation. Comme elle l'écrit dans son journal, « Notre destinée est d'être mariée, non d'être heureuse. À cet égard, j'ai vu mes deux sœurs aînées accomplir leur destinée. Leurs maris, elles les ont acceptés en toute connaissance de cause. Et pourtant, en aucun cas, ce ne sont eux qu'elles auraient choisis. »

Nous laisserons au lecteur le soin de découvrir ce qu'il adviendra d'elle lorsqu'elle aura « commis la faute d'avoir cru au bonheur, d'en avoir rêvé et d'avoir tendu une main hardie pour s'en saisir ».

Premier roman à thèse de la littérature norvégienne, *Les Filles du préfet* s'attache à dénoncer le poids des conventions qui empêche les femmes de la bourgeoisie – le « petit peuple » ne compte guère – de faire valoir leurs préférences sentimentales. Sur le destin de l'héroïne se greffent de nombreux autres frappés de la même malédiction. Pourtant, si marquée soit-elle, la « tendance », pour employer le mot de l'auteur, n'altère pas la qualité d'un récit habilement mené et servi par une langue exceptionnellement brillante. Femme de conviction, Camilla Collett n'en œuvre pas moins en romancière avertie qui, connaissant les contraintes du genre, sait aussi en jouer. En l'espèce, elle est l'auteur

omniscient qui, conduisant la narration, ne se prive pas d'en interrompre le cours pour faire valoir son point de vue, interpeller le lecteur ou entrer dans la peau d'un personnage dont elle peut également nous livrer la correspondance ou le journal. Sa palette est ainsi d'une très grande richesse. Elle est la fidèle et sensible observatrice d'un parcours amoureux dans ses émois, ses doutes ou ses espérances et s'emploie à rendre les élans du cœur comme les accès de désolation avec une exaltation toute romantique dont il lui arrive pourtant de ne pas être la dupe. Jusqu'à railler sans ménagement ses déviances ossianiques. À la nature, elle voue un culte particulier et sait restituer toute la splendeur de paysages soumis aux infinies variations de la lumière nordique, ce qui ne l'empêche pas de manifester un goût marqué pour les intérieurs si riches en enseignements sur ceux qui les occupent. Mais, que ce soit dans l'un ou l'autre cadre, sa plume se fait alerte pour décrire les scènes de genre, souvent avec sollicitude mais parfois aussi avec une ironique, voire cruelle distanciation. Enfin, elle excelle dans l'art du portrait qu'elle dessine au gré de ses détestations, comme celui de la préfète, ou de ses empathies, comme celui de Sofie pour laquelle elle éprouve tout naturellement tendresse et compréhension, puisqu'elle n'est autre que son double.

Il est aussi un autre personnage dans lequel Camilla Collett se reconnaît. C'est Margrethe D, une amie platonique de Kold que nous ne découvrons qu'à travers son journal. Celle-ci a été victime d'une irréversible blessure sentimentale dont l'auteur nous décrit les ravages en nous faisant comprendre à différents détails, telle la mention d'un homme recouvert d'une « carapace d'arrogance et de fatuité » très semblable à Welhaven, que

son héroïne se confond avec elle-même. Faute d'avoir trouvé son P. J. Collett, Margrethe en mourra.

Pendant, Camilla Collett n'a pas seulement chargé celle-ci d'illustrer l'incandescence de son amour. Elle en a également fait la porte-parole de ses idées. C'est ainsi que, grâce à elle, nous apprenons en quelques pages, assez didactiques, quelles sont la nature et la portée de l'engagement de sa créatrice. Évoquant George Sand, dont les idées lui semblent beaucoup trop radicales pour la Norvège, Camilla Collett ne réclame pas « une émancipation totale, une parfaite égalité avec les hommes, pas plus que la dissolution du mariage qui, en Norvège, représente le havre, le salut » car, « de toute éternité, l'homme doit être notre soutien naturel, notre protecteur ». Ce que la romancière appelle de ses vœux, c'est « ...une plus grande liberté de pensée et de sentiment, l'abolition de ces innombrables et dérisoires comportements, de ces préjugés qui l'entravent..., une plus grande indépendance spirituelle des hommes qui conduirait à une meilleure entente ».

Parlant au nom des femmes, elle constate: « Nous méritons d'être mieux loties, nous sommes meilleures, bien meilleures que ce à quoi notre éducation, nos institutions et l'opinion générale nous ont condamnées. » C'est tout spécialement à l'éducation qu'elle s'en prend, car celle-ci, tout entière orientée vers le mariage comme le serait une formation professionnelle, ne peut qu'être source de régression: « Ainsi grandissent-elles [les jeunes filles] sans connaissances réelles, sans intérêts majeurs, au sein d'une existence oisive emplie de joies inconsistantes. » L'auteur admet cependant qu'un mariage peut réussir pour autant que le choix résulte de l'amour de la femme car, comme l'affirme Kold dans un autre passage: « ...bien plus que le nôtre,

l'amour féminin a un instinct plus sûr et plus profond de l'harmonie des âmes ».

Au total, on constate que, posant un diagnostic exact sur la condition inférieure de la femme dans son pays, Camilla Collett n'en vient pas encore à réclamer des réformes pratiques. Avant tout elle souhaite une évolution des mentalités qui débouchera sur une égalité sentimentale des sexes, une reconnaissance de la dignité de la femme, de sa complète autonomie morale.

Les Filles du préfet sera le seul roman que publiera Camilla Collett. Pour autant, elle ne cessera pas d'écrire et, hormis *Pendant les longues nuits* (1862), un livre de souvenirs, elle se consacrera presque exclusivement à la cause des femmes et aura ensuite à cœur d'élargir quelque peu son propos. Dans des recueils d'articles, des récits de voyages ou des écrits de combat comme *Dernières feuilles* (1868, 1872, 1873), *Du Camp des muettes* (1877) ou *À contre-courant* (1879-1885), elle s'en prend inlassablement à une société d'hommes encore incapable de valoriser l'effort de la femme : « Un incommensurable avenir se trouve devant la femme, un avenir qui donnera au monde un autre visage. Actuellement, des milliers de forces demeurent inutilisées et sont gâchées lamentablement... », écrit-elle dans *Dernières feuilles* (1868). Bien qu'elle eût de plus en plus tendance à se déclarer incomprise, voire persécutée, Camilla Collett fut largement entendue. Elle fut à l'origine d'une prise de conscience qui porta pleinement ses fruits dans les années 1880, lorsque le mouvement féministe vit le jour et qu'aux côtés d'Ibsen, les écrivains de la « Percée moderne », Bjørnson, Kielland et Lie, se firent les ardents défenseurs de l'émancipation féminine. Une émancipation qui avait déjà commencé à se traduire dans les faits et si, dès

1913, les Norvégiennes obtinrent le droit de vote, sans doute furent-elles nombreuses à remercier celle qui, morte dix-huit années auparavant, n'y avait certainement pas été étrangère.

Éric Eydoux

PREMIÈRE PARTIE

À la fin des années 1830, un voyageur arrivé du sud s'était arrêté au relais de poste de Storemo dans le nord du pays. L'après-midi touchait à sa fin. Installé dans le petit salon d'hôtes épargné par le vacarme de la salle commune, l'homme semblait atteint de cet étrange malaise qui vous accable dans ces « lieux de repos », un malaise encore accru par toute la tristesse de cette crépusculaire et pluvieuse journée d'octobre.

La voiture, qu'il fallait faire venir par une mauvaise route de cinq kilomètres, se faisait attendre depuis déjà une heure et demie. Dans l'intervalle, le voyageur avait tenté tout ce qu'il est possible de faire en pareil cas pour combattre l'impatience et tuer le temps ; il avait sorti le reste de ses provisions sans pouvoir avaler le moindre morceau ; il avait feuilleté un livre intéressant sans arriver à lire une seule ligne ; pour la septième fois il avait contemplé les méchantes gravures accrochées aux murs, depuis les quatre saisons qui brillaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel jusqu'aux deux estampes exactement identiques qui, de part et d'autre

du miroir, représentaient Christianus VII Rex et semblaient ainsi contredire l'ancien dicton selon lequel abondance de biens ne nuit pas. Finalement, il prit le parti de s'allonger et de faire semblant de dormir sur ce meuble très dur que, sous le nom de sofa, quelques relais de poste norvégiens présentent comme un extraordinaire élément de confort.

Entre-temps, la vieille aubergiste était entrée et avait sorti de l'écoinçon des verres et des cuivres qu'elle s'était mise à fourbir avec zèle. Durant ce travail, auquel elle consacrait plus de temps que ne semblaient l'y autoriser ses obligations d'hôtesse, elle regardait la silhouette allongée avec une indéniable curiosité. C'était celle d'un très jeune homme qui, malgré son état de fatigue physique et son humeur exécrable, parut faire sur la vieille une impression favorable.

« La voiture est bien longue à venir ! Elle doit être loin d'ici ! » finit-elle par s'exclamer.

En guise de réponse, Georg Kold, car tel était le nom de l'étranger, leva vers elle un regard furieux.

Soulagée d'avoir ainsi brisé la glace, elle ajouta :

« Si je puis me permettre, Monsieur est peut-être le nouveau fondé de pouvoir du préfet ? »

Loin de la décourager, le « oui » bref et cassant qu'il lui répondit ne fit manifestement qu'accroître sa curiosité et, que ce fût ou non à son corps défendant, il fut bien obligé d'engager la conversation. Il profita alors de l'occasion pour obtenir quelques renseignements sur la famille qu'elle connaissait bien, sur la situation du domaine, etc. Pour finir, il demanda si le préfet avait beaucoup d'enfants.

« Certainement qu'il a des enfants, il a un fils.

— Mais pas de filles ?

— Oh que si ! Des filles, il en a aussi ; il y avait made-

moiselle Marie et mademoiselle Louise qui s'étaient mariées, l'une avec le fondé de pouvoir, l'autre avec le précepteur qui avait obtenu un pastorat. Maintenant, il n'y a plus que mademoiselle Amalie à la maison.

— Et mademoiselle Amalie, est-ce qu'elle est adulte ?

— Adulte ? Seigneur Dieu, pour sûr qu'elle l'est ; elle a exactement le même âge que Lisbeth-Marie ; il faut vous dire que Lisbeth-Marie, c'est ma fille, et elle aura vingt-deux ans à la Saint-Michel.

— Et est-ce qu'elle est jolie ?

— Plaît-il ?

— Est-ce que la demoiselle est belle ?

— Oh, pour ça, n'en doutez pas, dit la femme. C'est vraiment une personne ravissante ! Il faut la voir quand elle arrive à l'église, on la remarque de loin tellement elle est ravissante.

— Sacrebleu ! murmura l'étranger en se relevant d'un bond. Est-ce que c'est la voiture qui arrive ? Il y a de quoi s'inquiéter ! ajouta-t-il, toujours dans ses pensées.

— Non, ne vous inquiétez pas pour la route ; normalement, il ne faut pas plus de deux heures pour faire les dix kilomètres, le consola l'aubergiste. Oui, c'est bien la voiture ! »

En évaluant le trajet à deux heures, la bonne dame avait été un peu précipitée. Fort d'une tout autre compétence, le garçon qui faisait office de cocher affirma qu'il n'était pas possible de parcourir cette route en moins de trois heures. Et pour qui connaît un tant soit peu l'état boueux de nos routes au printemps et en automne, ce n'était nullement exagéré. L'ayant entendu, le voyageur se recommanda à Dieu et abandonna les rênes au garçon. L'obscurité était profonde et seuls se faisaient entendre le pas du cheval qui clapotait lourdement et le vent qui murmurait dans l'humidité des arbres. Ainsi

privé de toute impression susceptible de le distraire, Kold se laissa emporter par le flot de ses pensées. Sa hardiesse naturelle et son désir d'arriver à destination commençaient à céder devant l'oppressante angoisse qui vous saisit quand vous vous apprêtez à entrer dans un cercle auquel vous êtes complètement étranger et ce, alors même que vous êtes las et dépourvu de tout ressort. C'est à ce moment-là que l'on regrette de ne pas arriver chez sa mère ou une gentille petite tante ! On redoute la première impression que donnera un milieu dans lequel on est appelé à vivre un certain temps, de même que l'on appréhende l'impression que l'on fera soi-même. Pour être tout à fait honnête, force est de reconnaître que, de ces deux soucis, c'était surtout le premier qui préoccupait le jeune homme, avant tout désireux de savoir si la famille lui plairait. Peut-être la présence de mademoiselle Amalie n'était-elle pas non plus sans lui inspirer secrètement une légère anxiété ? Mais c'est un point sur lequel nous n'oserons pas nous prononcer.

Plus rapidement qu'il ne s'y était attendu, la voiture tourna pour s'engager dans l'allée qui descendait vers la demeure du préfet. En dépit de l'obscurité, notre voyageur distingua les contours d'une vaste construction irrégulière. Le garçon ayant répondu à une question lancée d'une porte ou d'une fenêtre, on perçut un début de mouvement à l'intérieur de la maison. La lumière disparut pour ensuite réapparaître, tantôt derrière une fenêtre, tantôt derrière une autre, et Kold, qui avait pris le parti d'entrer, entendit des claquements de portes puis de fugitifs bruits de pas.

Comme personne ne se montrait, il se risqua à franchir une nouvelle porte qui était entrebâillée et se retrouva dans une pièce qui lui parut être le salon de la famille. Sur la table, il aperçut une corbeille à ouvrage

renversée et, par terre, une pelote de laine sur laquelle s'affairait un jeune chat. Sur la table brûlait aussi une bougie, tandis qu'une autre posée sur une commode proche de la porte ouverte dispensait un sinistre tremblement de lumière. Sur ces entrefaites le préfet entra. C'était un homme d'une soixantaine d'années, petit et fluet, au visage plein de noblesse mais assombri par un voile dont on ne pouvait a priori savoir si c'était la maladie, la fatigue ou les soucis qui l'y avaient déposé. Ses cheveux étaient élégamment frisés en fines boucles grisonnantes. Dans une langue où l'on reconnaissait sans peine l'accent danois, il souhaita la bienvenue au nouvel arrivant, excusant l'absence des dames retenues par des obligations domestiques mais dont il espérait qu'au souper, etc. Sur quoi il s'inclina puis, après avoir déployé une infinie patience pour libérer la pelote de laine des griffes récalcitrantes du chat, prit le chandelier et, fort courtoisement, pria Kold de le suivre à l'étage où l'attendait sa chambre. Les manières chaleureuses du vieil homme dissipèrent immédiatement la déplaisante impression qu'il avait d'abord ressentie, et il fut complètement rasséréné en se retrouvant seul dans une belle pièce hospitalière où lui étaient offertes toutes les commodités qu'est en droit d'attendre un voyageur fatigué.

Une heure plus tard, on le pria de passer à table. Lorsqu'il arriva dans le salon, il trouva deux dames apprêtées que le préfet lui présenta comme sa femme et sa fille. En quelques phrases bien tournées, la première lui présenta des excuses qu'il n'entendit cependant qu'à moitié, tant son attention était attirée par la seconde. Il trouva la beauté redoutée moins dangereuse qu'il ne s'y était attendu. Pour autant, c'était une fort belle jeune fille d'imposante stature, plus blonde que sa mère,

laquelle était moins grande et de constitution plus fine. En vérité, on aurait pu les prendre pour deux sœurs, la mère étant peut-être la plus belle. Ainsi tranquilisé, mais à deux doigts d'être déçu, il fit largement honneur à l'abondant buffet de bienvenue.

Sur ce, nous allons l'abandonner un moment et, anticipant les observations qu'après un certain temps il ne manquerait sans doute pas de faire, nous nous proposons de présenter au lecteur quelques-uns des protagonistes de son nouvel entourage. Ce faisant, nous sommes contraints de nous attarder plus particulièrement sur l'un d'eux, à la fois parce que cette personne joue dans ce récit un rôle de première importance et que ses caractéristiques conditionnent plus ou moins celles de tous les autres.

À maints égards, madame Ramm, la préfète, ne manquait pas de dons. Elle avait beaucoup lu, beaucoup vécu et en parlait avec grâce et naturel, se permettant même, lorsque l'occasion lui en était offerte, de conclure son propos sur quelque maxime bien sentie. Dans sa jeunesse, elle avait été « romantique ». Pour les représentants de la jeune génération qui ne connaissent pas vraiment le sens de ce mot, précisons très succinctement que c'était une notion née sous nos latitudes et qui n'avait pratiquement rien conservé de son sens primitif. C'était un romantisme dompté puis dressé pour s'adapter à notre prosaïque existence bourgeoise et qui, privé d'âme comme de contenu, se traduisait par force grimaces et formules creuses. De la poésie, ce n'était qu'un succédané, un de ces oripeaux usés que l'on abandonne aux chambrières et autres servantes. Les personnes les plus triviales s'étaient mises en tête d'être romantiques et elles jouaient souvent ce rôle de la manière la plus décevante qui soit.

Chez madame Ramm, cependant, le temps et la vie pratique – un domaine où elle excellait – avaient impitoyablement érodé cet aspect de son être à telle enseigne que, comme les dorures d'un vieux meuble, les traces n'en apparaissaient que fragmentairement. Madame Ramm était hospitalière et d'une extrême prévenance à l'endroit des étrangers. Dans l'art d'aménager sa maison, de recevoir et d'entretenir ses hôtes, nul ne pouvait se mesurer à elle et nul ne s'y serait risqué. Aussi jouissait-elle dans la région d'une réputation extraordinaire. C'est à elle que l'on s'adressait pour tout ce qui relevait du bon goût; aucune festivité de quelque importance ne pouvait s'organiser sans son aide et ses conseils. Personne n'aurait jamais douté qu'elle eût des aptitudes hors du commun, qu'elle eût reçu une éducation des plus raffinées. Elle faisait partie de ces gens qui peuvent vivre trente années sans perdre un seul rayon de l'auréole qui les entoure. Mais à l'unique condition que ne changent ni la distance d'où on les voit ni la lumière qui les éclaire.

Il est vrai qu'à l'observer d'un regard impartial, on ne tardait pas à découvrir la vraie nature de cette éducation. Elle était dépourvue de noyau. Cette prévenance qui charmait tant les étrangers ne venait pas de l'intérieur de son être, ce n'était pas la chaleur débordante d'une âme bien intentionnée qui n'exclut personne, même le plus modeste des hôtes. C'était une tenue d'apparat qu'elle revêtait ou retirait au gré des circonstances. Et de même en allait-il de presque toutes les qualités dont elle faisait montre pour enjôler son prochain, ce avec quoi son apparence s'accordait étrangement. Très peu de femmes de l'âge de madame Ramm pouvaient se targuer d'être aussi bien conservées. Elle avait une silhouette svelte et légère que l'on pouvait encore prendre plaisir à voir

danser lorsqu'elle ouvrait le bal de quelque prestigieuse manifestation, une ample chevelure, des yeux vifs d'un bleu d'acier et un teint florissant dont le rose tendre originel s'était cependant figé en rouge brique. À quoi s'ajoutait qu'au gré de ses sorties elle savait toujours choisir les vêtements de prix et de goût les plus susceptibles de l'avantager. Néanmoins, cette jeunesse était de cette espèce cristallisée dont tout laisse à penser qu'elle est le fruit de ces froideur et sécheresse de l'âme qui protègent contre les douloureuses situations de la vie. Car on peut poser qu'une femme dotée d'une véritable sensibilité ne saurait être authentiquement belle sans que son corps en soit marqué. C'est dans ce cas seulement que, révélant à la fois le combat et la victoire, son expression vous touche.

Dans le quotidien de la vie, madame Ramm était une femme qui passait pour faire le bonheur de ses proches. Et son mari aussi bien que ses enfants l'aimaient comme peuvent aimer les gens bons, par nécessité, pour répondre aux exigences de leur cœur. À l'instar de milliers d'autres, le préfet était tombé amoureux d'elle, l'avait conquise puis épousée sans trop s'inquiéter de savoir si son amour était partagé car « cela finira bien par venir ». Il reste que cet aberrant « cela finira bien par venir » lui avait valu ses premiers cheveux gris et provoqué ce relâchement du caractère propre aux hommes qui se laissent dominer par une nature moins noble que la leur. Tout de bonté et d'amour, son esprit s'était vainement heurté à l'irrépressible besoin de dominer et de briller de son épouse. Certes, on pouvait non sans raison lui reprocher de ne pas s'être assez vigoureusement opposé aux mariages malheureux de ses deux aînées. Pourtant, il aimait tendrement ses enfants et, sur ceux qui demeurent

raient encore sous son toit, il jetait des regards où se lisait l'ardente prière qu'il faisait pour leur avenir.

Alors qu'il avait à peu près assouvi sa faim, Georg Kold remarqua qu'outre Edvard, son élève, une autre personne était venue accroître le nombre des convives. C'était une très jeune fille dont l'habillement, bien peu seyant pour son âge, tranchait par sa simplicité sur celui des deux autres dames. Ne participant en rien à la conversation, elle gardait les yeux baissés sur son assiette, se contentant de les lever de temps à autre avec une craintive curiosité. Comme elle avait disparu dès la fin du repas et que le nouveau venu paraissait contrarié qu'elle ne lui eût pas été présentée, le préfet lui expliqua ce qu'il en était: «C'est Sofie, notre benjamine, une enfant un peu timide mais très gentille. Et je vous demanderais, Monsieur Kold, d'assurer une partie de son éducation. Ici, elle n'a guère l'occasion d'apprendre et nous avons toujours répugné à avoir nos enfants loin de nous. Vous pourrez constater qu'elle a été un peu retardée dans ses études, mais j'ai bon espoir qu'elle y reprenne goût. Je souhaite donc qu'elle partage l'enseignement du matin avec Edvard.» En guise de réponse, Kold s'inclina sans mot dire.

Maintenant que le lecteur connaît l'un des grands protagonistes des pages à venir, nous allons faire un saut dans le temps pour le retrouver deux ans et demi après sa prise de fonctions. Il est dans sa chambre par une soirée hivernale et n'est pas seul. Sur le sofa est assis un homme de petite taille, râblé, à la peau mate et grêlée, dont le regard perçant n'est pas précisément empreint de bienveillance. Dans sa tenue de voyage, il paraît négligé, voire dépenaillé et, d'une grande tête d'écume, il laisse échapper d'épais nuages de fumée. Cet homme est médecin et s'appelle Müller. Il a

naguère exercé une grande influence sur Georg Kold. En effet, avant de le faire entrer à l'université, il avait été son maître, et même plus, puisqu'il avait été son ami et son soutien lorsque, jeune homme sans famille, celui-ci s'était retrouvé seul dans la grande ville. Ainsi était née une relation fondée, d'un côté, sur la supériorité que confèrent l'âge et une personnalité plus affirmée, de l'autre, sur la reconnaissance. Depuis, beaucoup d'eau avait néanmoins coulé sous les ponts. À présent, Müller se rendait dans la région où il venait d'être engagé et, comme il était amené à passer par celle du préfet, il avait réservé à son ancien disciple la surprise d'une visite.

La chambre où se trouvaient les deux amis était presque trop belle pour être celle d'un précepteur de campagne. Pour autant que l'on pût voir à travers l'opaque fumée du tabac, les effets personnels de Kold – une bibliothèque, un équipement de chasse et quelques objets d'art – étaient d'un grand raffinement et s'accordaient particulièrement bien avec ce mobilier antique que, dans nos campagnes, on reléguait volontiers dans les chambres à coucher et autres débarras avant qu'il ne redevienne à la mode. De surcroît, l'ensemble s'harmonisait parfaitement avec la personne qui y demeurait. Si simple fût-elle, sa tenue d'intérieur témoignait d'une recherche, d'une élégance, serait-on tenté de dire, qui lui était aussi naturelle qu'elle était fort peu répandue dans nos contrées.

Müller embrassa la pièce du regard puis jaugea Kold de ses petits yeux perçants.

Ayant fait, il finit par lâcher sur un ton d'ironique résignation :

«Je constate que, sur un point, tu es tel que je t'ai toujours connu.

— Vraiment? dit Kold en souriant. Mais, mon cher Müller, c'est de bon augure. Il ne serait guère séant de s'exhiber dans une nouvelle défroque pour retrouver un vieil ami. Le linge sale et les cheveux hirsutes m'inspirent la même irrépressible aversion qu'il y a six ans. J'ai renoncé une bonne fois pour toutes à faire ainsi ressortir mon génie.

— Grand bien te fasse! Et pour autant que tu ne commettes pas de bêtises, libre à toi de t'apprêter et de te parfumer pour les elfes et les vachères. En tout cas, sache que je me réjouis réellement de te savoir heureux. Car tu n'ignores pas combien ton départ à la campagne m'a consterné. Et à la vue de ce manoir je suis resté tout déconfit. Seigneur Dieu, comment peut-on vivre ici! ai-je pensé. Alors, mon pauvre Byron, les chimères du Lord commenceraient-elles à te sortir de la tête? Quoi qu'il en soit, j'attends maintenant que tu me dises en toute franchise comment tu te portes.

— Bien, je vous assure, bien mieux que je ne m'y étais attendu. Pour quelqu'un comme moi qui ai passé une partie de mon existence dans le bruit et la trépidation, il n'y a rien de plus salubre qu'une vie active. C'est ce que j'apprends d'expérience. Sans doute savez-vous que je représente ici un dualisme; je suis – ou plutôt j'étais – à la fois le précepteur du fils et le fondé de pouvoir du père. Mais ce qui ne devrait pas manquer de vous étonner, c'est que ces deux tâches m'ont véritablement intéressé.»

Müller secoua la tête. « Certes, mais, à la longue, tu ne saurais t'en contenter. Ce n'est pas du tout ce qu'il te faut, et l'on finit par se lasser d'une activité sédentaire. La jeunesse a besoin de se frotter au monde, de le fréquenter, de s'ouvrir à autrui.

— Cela ne me manque pas. Et ce qui précisément

me plaît dans la vie à la campagne, c'est qu'elle vous protège de cette fébrilité de tous les instants où la grande ville vous consume. La nature m'offre un contrepoids à cette lassitude que vous venez d'évoquer. Je pars à la chasse ou à la pêche mais sans vraiment avoir l'intention de chasser ou pêcher. Souvent, un livre en poche, je pars faire des randonnées de vingt kilomètres en montagne. Vous ne pouvez pas savoir combien cette vie naturelle est source de santé et de régénération : tantôt stimulante ou reposante pour l'esprit, tantôt rafraîchissante comme un bain. Et après de telles escapades, je n'apprécie rien tant que de pouvoir me reposer dans cet accueillant manoir et de m'y livrer à mes occupations habituelles. Bien entendu, mes rapports avec la famille y sont aussi pour beaucoup.

— Ah oui, tes rapports avec la famille, l'interrompt Müller, j'aimerais bien que tu m'en dises un peu plus.

— Très volontiers, répondit Kold sans se soucier du regard inquisiteur que Müller posait sur lui. Bien qu'horriblement gâté par sa mère, Edvard, mon élève, est un garçon doué. Et j'ai eu grand plaisir à le faire travailler. Maintenant, c'est fini, il a réussi son baccalauréat. Quant au vieux Ramm, il est la bonté et l'amabilité incarnées. Il me traite comme un fils et je crois qu'il me considère comme tel.

— Vraiment ! s'exclama Müller. Il te considère comme un fils ! bien, bien ! C'est tout à son honneur. Est-ce qu'il est danois de naissance ?

— Oui, mais d'origine norvégienne. À Copenhague, il a mené une vie des plus intéressantes. Dieu sait ce qu'il est venu faire dans nos contrées. Et toutes ces privations qu'il a dû ensuite subir ! Pourtant, au fond de lui-même il est resté tout aussi dispos. C'est seulement au physique qu'il a quelque peu changé. Pour l'essen-

tiel, il se tient dans son bureau et passe pour être insociable. Cependant, il est loin d'être inaccessible et, en ce qui me concerne, je n'ai qu'à me féliciter de son amabilité et de son ouverture d'esprit.

— Quoi d'étonnant ! Le malheureux a enfin rencontré quelqu'un de cultivé avec qui il puisse s'entretenir. Si tant est que j'en connaisse l'engeance, tu n'as eu pour prédécesseurs que d'ignorants et sinistres rustauds, n'est-ce pas ?

— Je suis enclin à le croire. On a vu défiler ici bon nombre de ces personnes et, qu'elles aient été fondés de pouvoir ou précepteurs des enfants, l'Ancien n'a jamais prononcé leurs noms qu'avec la plus grande réputation. En revanche, il semble que les dames de la maison se soient mieux accommodées de leur présence. Au point qu'il s'en est trouvé pour épouser deux des filles.

— Deux mariés avec des filles de la maison ! Dieu du ciel, mon pauvre Georg, et il en reste combien de ces filles ?

— Seulement deux, répondit Georges en souriant, en fait, seulement une. La deuxième est une enfant, et il y a déjà beau temps qu'elle n'est plus à la maison.

— Seulement deux et, en fait, seulement une, répéta Müller. Fichtre ! Mais une suffit déjà largement à provoquer le malheur, et ce malheur, il a déjà eu lieu. Mon pauvre garçon, nul n'est moins apte que toi à l'éviter.

— Enfin ! Nous y voilà ! s'esclaffa Georg. Maintenant, c'est à mon tour de vous dire que sur un point vous êtes tel que je vous ai toujours connu. Je crois que, si vous le pouviez, vous condamneriez toute l'humanité au célibat et laisseriez à Notre-Seigneur le soin de renouveler la génération à venir. Mais si maintenant je vous dis, continua-t-il du ton de celui qui a peu d'espoir de convaincre son adversaire, si maintenant je vous dis

qu'il n'y a pas la moindre raison de penser qu'il y ait quoi que ce soit entre moi et mademoiselle Amalie, me croirez-vous? J'ai quand même surmonté ce danger pendant deux années et pense pouvoir être sûr de moi.

— Deux années dont l'une passée à voyager ou à séjourner à Christiania¹ pour affaires tandis que, durant la deuxième, mademoiselle Amalie rendait sans doute visite à sa tante. Mais à présent que la voilà revenue, le roman peut commencer. Prends garde! La prochaine fois que je reviendrai te voir, tu seras déjà pieds et poings liés. Et alors, adieu l'avenir, adieu tous mes rêves de te voir devenir quelqu'un! Oh Georg, Georg, c'en est fini de toi!»

Se levant d'un bond, il se mit à arpenter la pièce à grandes enjambées, tandis que, dans l'attente résignée de ce qui allait suivre, Georg cherchait à prendre ses aises sur le sofa.

«Mais Grand Dieu, regardez-la d'abord avant de juger. Vous ne l'avez pas encore vue. Au moment où vous êtes arrivé, elle était sortie.

— Allons donc, l'apparence n'est pour rien dans cette affaire. C'est une des filles d'Ève et c'est bien suffisant. Ignorerais-tu qu'il existe une puissance qui l'emporte sur toute forme de volonté, de résolution, de raisonnement? Et cette puissance, c'est celle qui émane d'une cohabitation sous un même toit à la campagne ou, si tu préfères, ce que l'on appelle communément la chaleur du foyer! Surtout, ne viens pas me parler de ces mystiques affinités naturelles qui attirent irrésistiblement les âmes l'une vers l'autre! Et ne me parle pas non plus de prédestination ou autres sornettes du même genre. Ici, il n'en est nullement question. Ni la raison ni la volonté ni le goût n'ont prise sur l'homme qui est à l'hasardeuse merci d'un cœur étriqué, exposé aux plus sordides aléas. Si elle est

laide, tu trouveras bientôt que la gracieuse irrégularité de ses traits est autrement plus piquante qu'une beauté régulière. Si elle a quelques années de trop, tu insisteras sur les mérites de l'âge mûr et si c'est une écolière dégingandée, tu la verras en Psyché. À supposer maintenant qu'elle ait une chevelure rousse, tu te demanderas ce qui a pu t'attirer chez les brunettes et commenceras à mieux comprendre la beauté des reflets raphaéliques. Eh oui, tu ris et, à entendre ton rire si charitable, si condescendant, tu sembles ignorer combien un être raisonnable peut devenir fantasque au point d'engager le combat contre les moulins à vent. Sans doute penses-tu qu'il est possible de confiner hermétiquement ces tendres aspirations en herbe, de les traiter comme ces asperges et autres petits pois que l'on conserve jusqu'au moment où l'on en a besoin. Hélas, mon ami, détrompe-toi, on n'a pas encore inventé de boîtes étanches à cet usage. Que tu le veuilles ou non, ces aspirations revêtiront la forme d'une Hanne, d'une Mine ou d'une Thrine. Et l'une ou l'autre viendra un jour s'insinuer dans tes rêves nocturnes ; sa voix, peut-être le seul son joyeux de toute la maison, résonnera à tes oreilles dans la solitude de ta chambre. Mon cher Georg, tu ne peux pas savoir combien d'unions malheureuses se concluent de la sorte et combien s'en trouve accru dans notre pays le nombre des mariages maudits. As-tu jamais entendu parler d'une contrée où l'on dénombre autant de fiançailles irréflechies, autant de ruptures ! Hélas, et encore, si ces ruptures étaient véritablement consommées ! Mais, mus par un sens erroné du devoir, la plupart s'abstiennent de s'engager sur la voie du salut, la seule possible en pareilles circonstances. La chaleur du foyer est un malheur propre à notre nation ; son pouvoir s'exerce seulement sur le type de cohabitation que l'on connaît

en Norvège, dans nos vastes étendues désertes. Elle est tout aussi norvégienne que la peste ou ce qu'on appelle la gueule de bois. Et les fiançailles qui concluent ces égarements, ces ivresses du cœur, sont-elles autre chose qu'un *delirium tremens*, le sommet de la folie? »

Après avoir longuement tiré sur sa pipe, laquelle s'était éteinte durant ce long discours, Müller continua d'une voix devenue atone :

« Comme tu le sais, j'en ai moi-même été victime. Après que la mort de mon père m'eut privé de tout moyen de subsistance, j'ai dû, sous l'emprise de la nécessité, accepter un poste de précepteur au nord de Trondheim. La famille ne comptait qu'une seule fille d'âge adulte. Je la vis de mes yeux inexpérimentés – à l'époque, j'étais plus jeune que toi – et c'est très rapidement que les effets s'en sont fait sentir. Tout semblait étrangement y concourir. Elle avait pour mère un vieux dragon maladif et méchant, un de ces vampires qui ne peut traîner sa misérable existence qu'en consommant celle de ses filles. Sa malheureuse rejetonne n'avait jamais su ce qu'était la jeunesse. Sa mère lui imposait de rester jour et nuit à ses côtés, et c'est d'abord ce qui a suscité ma pitié. S'y ajoutait aussi qu'une sorcière de servante dressée à la pingrerie avait reçu mission de couper le pain en tranches aussi minces que possible et de ne pas lésiner sur la chicorée en préparant le café, en sorte que, lorsqu'elle était de semaine, Bolette n'en était que plus obligée de penser à moi. Rien n'est plus corruptible qu'un appétit de vingt ans. Pour ce qui est du physique de mon aimée, je me contenterai de dire que le seul être jeune de cette maison était une servante qui louchait. À cette époque, ne portant pas un intérêt particulier à la ténonomie de la loucherie, je n'avais aucune raison de trouver cette sorte d'yeux plus

intéressante qu'une autre ; et voilà : la servante louchait, tandis que Bolette ne louchait pas. Nous nous sommes donc fiancés, et je le suis resté en toute bonne foi durant l'année qui a suivi mon retour à Christiania. Tu connais mes principes en la matière. Il faut être aussi impitoyable qu'un chirurgien. On doit tenter l'opération, le patient dût-il en mourir dans la douleur. »

Kold lui fit alors remarquer qu'en la matière il était impossible de poser des principes. Dans de nombreux cas, il est barbare de rompre. « Et Bolette, qu'est-elle ensuite devenue ?

— Eh bien, vois-tu, elle en est vraiment morte, dit Müller en se tournant vers le poêle pour y vider sa pipe. Ce tabac ne vient pas de la boutique du coin car celui-là, je le connais bien et c'est précisément le point faible de ces boutiques de campagne. Où l'Ancien se l'est-il procuré ? C'est une bien triste histoire, continua-t-il en parlant comme si quelque chose lui était resté en travers de la gorge. Me disant qu'une rupture était une rupture, j'ai écrit ma lettre en allant droit au fait, sans aucune fioriture. Mais la nouvelle lui est arrivée trop brusquement, la pauvre ! Si haut dans le nord, les lettres sont très attendues. Elle est tombée immédiatement malade et s'est éteinte quatre jours plus tard sans avoir prononcé le moindre mot. Sa mère m'a écrit une nouvelle lettre sacramentelle. Pauvre Bolette, mais c'était mieux ainsi. Oui, fichtrement mieux. Avec moi elle n'aurait pas eu la vie facile. Elle était tellement molle de caractère. En tout cas, moi, cela m'a sauvé, cette histoire m'a définitivement guéri de toute forme d'exaltation et autres billevesées. C'est avec un zèle redoublé que j'ai ensuite fréquenté l'hôpital tout en m'occupant de mes affaires, et c'est pratiquement sans ressources que j'ai achevé mes études médicales. J'ai

obtenu ainsi ce dont je n'avais jamais osé rêver. Et s'il m'arrive de temps à autre de sauver une vie, je me dis que les dieux me font la grâce d'y voir une expiation de ce qu'a subi ma pauvre Bolette.»

Après une pause, Kold prit à son tour la parole : « On ne saurait nier que, dans notre pays, l'habitude et la cohabitation de circonstance ont été à l'origine de bien des échecs. Néanmoins, je pense en toute sincérité que votre propre expérience vous rend partial. Vous exagérez le danger, car vous ne pouvez pas savoir combien de couples y ont échappé.

— Si, je le puis, répondit laconiquement Müller. Sur les trente exemplaires que j'ai pu observer sur une période d'une dizaine d'années, ils sont cinq à avoir échappé à ce danger.

— Cinq qui ont échappé au danger ! reprit Kold légèrement décontenancé. Et par quels miracles ?

— Je puis aussi te l'expliquer. Dans deux des cas, il y avait une trop grande différence d'âge. Dans le troisième, elle était bossue, tandis que, dans le quatrième, c'est lui qui fut sauvé d'étrange manière. En effet, les deux fois successives où il avait décidé de lui déclarer sa flamme, il attrapa une angine, une méchante et pernicieuse angine. Dès lors, étant fataliste, il n'osa pas recommencer une troisième fois par peur de mourir. Quant au cinquième chevalier qui parvint à l'emporter sur le dragon, c'est ce Nielsen qui avait été nommé suffragant du pasteur de S. Comme tu t'en souviens sans doute, c'était un original. Je l'avais un peu mis en garde. Et il ne fallut pas longtemps avant que lui-même et la nièce du pasteur, une fort belle fille qui demeurait dans la maison, ne puissent plus se supporter. Lorsqu'il s'en alla, c'était devenu une guerre ouverte.

— Voyez-moi ça !

— Mais depuis, ils se sont retrouvés à Sandefjord et se sont mariés. Je viens justement de baptiser leur premier enfant.

— J'imagine que vous avez noté tout cela dans un registre, dit Kold, stupéfait.

— Tu as raison, déjà un petit calepin ferait bien l'affaire. Pour le moment, j'ai encore le chiffre en tête, mais il en vient toujours de nouveaux. Le chiffre se monte maintenant – voyons voir – à vingt-neuf! Vingt-neuf victimes de l'épidémie en moins de dix ans! Et je ne sais quel sinistre pressentiment me fait dire que tu vas être le trentième. »

Kold se mit à rire à gorge déployée. « Mon cher, mon très cher Müller, regardez-moi donc. Ai-je l'air d'un galant chevalier au clair de lune ?

— Non, je te trouve bonne mine. Tu joues moins les Byron que naguère, à l'époque où tu étais plus maigre et présentais un teint d'une mélancolique pâleur. Je te retrouve tel que je t'ai vu la première fois lorsque tu étais joyeux et resplendissais comme un jeune faune. Après quoi tu es entré dans une sphère où il m'a été impossible de te suivre. Mais je n'en ai pas moins remarqué à quel point tu as peu à peu changé.

— Georg, poursuivit Müller en remarquant l'expression chagrine qui se peignait sur son visage, tu le sais, ce n'est pas la curiosité qui me pousse. Pour autant que je réussisse à me pencher sur le sort d'autrui, c'est à toi que je m'intéresse. Et Dieu seul sait pourquoi! Peut-être parce que nous sommes si différents l'un de l'autre. Mais maintenant, je voudrais que tu me dises sans détour ce qui t'a pris de venir ici il y a deux ans. À présent, nous sommes en confiance. Le doux bien-être de cette pièce et le ronronnement de ce bon vieux poêle me mettent d'humeur sentimentale.

— Une autre fois, dit Kold manifestement contrarié. Ne gâchons pas ces quelques heures en réveillant un passé fâcheux.

— Cette fois n'en serait que mieux, mais comme bon te semble. Si tu préfères t'exprimer par écrit, je n'y verrais que des avantages. Mais succinctement et sans enjolivures. Je ne suis pas un ami de la poésie lyrique.

— Par écrit? Dans une lettre? dit Georg en riant. En d'autres termes, une confession! Non, Müller, à votre place, je n'y compterais pas trop.»

Ils furent alors interrompus par une servante venue leur annoncer que ces messieurs étaient attendus pour dîner.

Müller regarda sa montre. «Quelle bienheureuse coutume campagnarde! Les hôtes vous laissent la plus entière liberté pendant trois ou quatre heures et ne vous rappellent leur présence qu'en vous conviant à une table bien garnie. Le reste de la soirée, nous le consacrerons à la famille; au demeurant, j'en profiterai pour observer mademoiselle Amalie de près.»

Dans l'intervalle, Kold s'était dépouillé de sa redingote pour se mettre en habit et, d'un geste gracieux, était en train de se nouer autour du cou un foulard de couleur sombre. «Eh oui, fit-il d'un air un peu gêné lorsque, s'étant retourné, il aperçut la mine ironique de Müller, le préfet s'habille toujours avant de passer à table.»

Arrivé à la porte, il lui dit: «Il n'est pas impossible que je finisse quelque jour par vous écrire. En attendant, croyez ce que vous voudrez... que je suis un écervelé, un garçon aussi immature que le Georg que vous avez jadis connu.»

Le lendemain, alors qu'ils étaient de nouveau en

train de s'entretenir dans la chambre, les amis entendirent le son d'une guitare ou d'un piano qui provenait d'en bas. Ils s'interrompirent un moment pour écouter.

« Pour ce dont nous parlions, dit Müller en pointant cette direction de la main, je suis rassuré. Tu pourrais vivre dix ans avec elle sous le même toit qu'il ne se passerait rien.

Non pas qu'elle ne soit ni assez belle ni assez jeune ; comme je te l'ai déjà dit, là n'est pas la question. Mais entre elle et toi, il y a un gouffre que je n'avais pas envisagé. Tu es un enfant de ton temps, ce qu'elle n'est pas. Elle est, comme on le disait dans ma jeunesse, "romantique". Elle porte la marque d'une époque dont tu ignores tout mais que l'on pourrait volontiers qualifier de "lafontaine", tant elle était imprégnée des fallacieux et mensongers idéaux qu'August Lafontaine² se plaisait à répandre. Jusqu'à ce que, tout d'un coup, apparaisse une époque plus critique qui a brutalement divisé les familles. Telle est la raison pour laquelle on voit souvent les anciens ressembler à cette volaille qui, du bord de l'étang, voit ses canetons s'ébattre craintivement dans un élément inconnu et se demander d'où lui vient cette couvée qui vient d'éclore. Amalie n'en est cependant pas. Elle est la fille de sa mère, elle fait partie des enfants "bien élevés". Je m'en suis immédiatement rendu compte à sa manière de s'habiller et de lever les yeux – ah, cette manière de regarder ! –, mais là où j'en ai eu la certitude, c'est lorsque la conversation a porté sur ses auteurs favoris. Je jurerais qu'elle a son agneau favori, sa colombe favorite ou quelque chose du même genre ; et puis qu'elle s'exalte pour "l'inviolable et éternelle fidélité" à laquelle n'importe quel butor est en droit de prétendre... »

Kold eut envie de le contredire ; mais force lui était de secrètement reconnaître que cette caractéristique ne manquait pas de justesse.

« Malgré ses petites lubies romantiques, mademoiselle Amalie est une jeune fille aussi honnête que bonne, et il y a déjà beau temps que nous avons éclairci notre relation. À un moment ou un autre, sans doute m'a-t-on présenté comme une manière d'ennemi de son sexe faible et vulnérable ; car, au début, il lui suffisait de me voir pour donner tous les signes d'une évidente anxiété. Lorsque, d'aventure, nous nous retrouvions seuls dans le salon, elle était prise d'un trouble virginal, et les rares fois où je l'ai fortuitement rencontrée dehors, elle a poussé un petit cri avant d'aller se réfugier dans la forêt. Au fil des semaines, elle a cependant fini par s'apercevoir qu'elle n'avait rien à craindre de moi et pouvait m'accorder sa confiance.

— Et pour finir, l'interrompt Müller, vous vous êtes considérés comme frère et sœur.

— Tout à fait. Pendant longtemps elle m'a confié ses réflexions sur la vie, tout ce qu'elle ressentait de joies et souffrances. Mais sans doute ne lui ai-je pas donné entière satisfaction dans ce rôle car, peu à peu, elle a cessé de me parler pour redevenir secrète et succincte dans ses propos.

— Et maintenant, elle te trouve insupportable... Bon, assez parlé d'elle, cela suffit. Mais tu as aussi fait mention d'une autre fille. Où est-elle ? Quel âge a-t-elle ?

— Elle est au Danemark chez un oncle.

— Comment se présente-elle ? Est-ce qu'elle va bientôt revenir ? Tu ne m'as encore rien dit d'elle.

— C'est que je ne vois pas grand-chose à en dire, tout au moins de bien. Cette enfant m'a donné du fil à

retordre. Elle m'a véritablement éprouvé. Et je puis vous assurer que j'ai été content de la voir partir.

— Éprouvé! Mais comment cela?

— C'est difficile à dire. C'est quelqu'un d'étrange. Vous ne pouvez pas savoir à quel point ces leçons me pesaient. Mais que Dieu me garde! S'il fallait ériger un monument à la patience, c'est à son précepteur qu'il faudrait le dédier!

— Elle était donc stupide?

— Stupide? répéta Kold qui, semblant étrangement perdu, se mit à fixer Müller d'un regard absent.

— Et alors? Je te demande seulement si elle est stupide ou intelligente.

— Oui, oui, et la question est précisément de savoir si elle l'était ou non. Car avec elle, c'était un véritable casse-tête. Parfois, je me suis imaginé qu'elle avait de remarquables dispositions. Mais, en règle générale, force était de penser qu'elle était peu douée. Elle apprenait si mal ses leçons et se montrait si ignorante que c'en était désespérant. À un moment, m'étant dit qu'elle avait des difficultés à apprendre par cœur, j'ai essayé toutes sortes de leçons orales; en vain. Pendant ce temps-là, elle était tout aussi distraite et inattentive. Elle semblait seulement attendre le moment où elle pourrait filer comme une flèche.

— À ta place, j'aurais tout simplement renoncé à ce travail.

— Et telle était bien mon intention. Je comptais faire savoir à son père qu'elle n'apprenait strictement rien et que ma présence ici ne se justifiait plus; mais je n'avais pas vraiment le cœur à le dire. Lui ne se doutait de rien. Et tout s'était si brillamment passé avec Edvard qu'il avait la plus absolue confiance en moi. Et puis, et puis, il y a eu quelque chose qui m'a poussé à bout. Un

jour, elle est arrivée en me disant qu'elle avait une folle envie d'apprendre l'anglais. Soit, me suis-je dit, l'occasion m'est maintenant donnée d'éprouver ma patience en anglais. Mais je m'étais une nouvelle fois trompé. C'est avec une incroyable rapidité et une stupéfiante facilité qu'elle a appris cette langue. Mais pour le reste, je n'avais pas noté de changement. Que ce fût la stupidité, la mauvaise volonté ou je ne sais quoi d'autre, il était impossible de la faire progresser.

— À croire que le diable s'en mêlait !

— Lorsque je descendais dans le salon, elle avait inmanquablement fait des siennes. La mère ne cessait de se répandre en récriminations contre sa fille : "Sofie est la seule dont je n'ai pas réussi à faire une jeune fille comme il faut, une jeune fille bien élevée ; avec elle, je n'y arrive tout simplement pas." Pour sa part, le vieux Ramm l'adorait. "Ma Sofie est un peu indocile, mais cela lui passera", disait-il. Quant à moi, elle éprouvait à mon endroit une méfiance qui touchait à l'aversion.

Peu avant son départ, je lui en ai adressé le reproche ; mais, une fois de plus, j'ai obtenu une réponse des plus sibyllines. Et, à ce moment-là, elle n'avait plus l'air d'une enfant, c'était moi qui paraissais gêné. »

Tout au long de ce récit, Müller avait conservé une mine parfaitement innocente. Néanmoins, la dernière phrase que, cherchant à dissimuler un grave souci, Kold avait imprudemment laissé échapper, suffit à réveiller son envie de taquiner son ami.

« Et voilà, merci à toi, le reste de la leçon, je le connais par cœur. Attention, maintenant va se produire la métamorphose, cette fameuse et immémoriale métamorphose tombée du ciel, ce tour de prestidigitation de la nature : le lendemain, alors que le sage pédagogue est en train de méditer sur une nouvelle manière

de traiter des enfants incorrigibles et obstinés, voilà que s'ouvre la porte et "qu'il voit apparaître devant lui la vierge aux joues chastes et pudiques³". Eh oui, moi aussi il m'est jadis arrivé de lire Schiller.

— C'est bien possible, dit Kold, moitié amusé, moitié irrité, mais moi, je n'ai pas eu la fortune d'assister à une métamorphose. Aussitôt après, elle est montée à bord du premier vapeur à destination de Copenhague où elle est allée s'installer chez une sœur du préfet, la conseillère D. Depuis, elle n'en a pas bougé. Bon voyage ! C'était comme si le mauvais génie de la maison nous avait quittés. Maintenant, nous avons la paix.

— Oui, mais le mauvais génie va revenir par le prochain vapeur ; prends garde au mauvais génie, mon garçon, il peut se présenter sous des formes et des noms très différents. »

Müller n'avait pas encore terminé sa phrase qu'il agrippa son ami par les deux bras : « Georg, reste à ton poste ! Ne commets pas de bêtises. »

*

Müller était parti, et Kold en fut d'abord soulagé. Son ancien maître l'avait traité avec son habituelle supériorité et exigé le retour d'une intimité que Kold ne pouvait plus lui accorder mais à laquelle il n'avait pas non plus le courage de se soustraire.

Cependant, si courte qu'elle eût été, cette visite n'avait pas été sans laisser dans l'existence de notre ami des traces que lui-même n'avait pas décelées. L'idyllique satisfaction dont il s'était tant vanté avait été fortement ébranlée. Une inquiétude l'avait envahi. Tantôt ses pensées étaient attirées par un passé dont ses conversations avec son vieil ami avait réveillé le souvenir, tantôt il était

pris d'angoisse à l'idée que Müller eût peut-être raison, que son exil volontaire pût avoir un effet débilisant sur son esprit et le contrarier dans son développement. Tels qu'ils apparaissaient à travers le prisme de la distance, les nouveaux événements engendrés par l'époque étaient autrement plus importants et intéressants qu'il ne les aurait peut-être trouvés s'il les avait vécus de près. Il éprouvait maintenant le besoin de connaître une vie plus mouvementée.

Tel était son état d'esprit un après-midi qu'il arpentait sa chambre et, qu'une lettre à la main, le préfet entra. Georg avait bien remarqué que l'Ancien était le plus heureux des hommes quand arrivaient les lettres que Sofie adressait à sa famille. Les jours où elles étaient attendues, il manifestait une impatience digne du plus passionné des amants. Pourtant, jamais encore il ne lui en avait montré une. Cette fois seulement, sa fierté paternelle n'avait pu résister à la tentation. Il fallait qu'il la montre à son cher Kold pour lui permettre de partager sa joie.

En lisant cette lettre, le jeune homme éprouva le plus vif étonnement, presque un sentiment de malaise, mais sans pourtant arriver à saisir ce qui le troublait à ce point. C'était l'ensemble, le ton général, la langue qui ne portait pas trace de cette enflure, de ce manque de retenue si caractéristiques de cette période transitoire où l'écolière entre dans l'âge adulte. C'était une langue très particulière qui traduisait de la part de son auteur une volonté d'appréhender les phénomènes dans toute la profondeur de leurs causes comme de leurs effets, et de ne pas s'intéresser à ce qu'elle vivait au quotidien. Sur les distractions, les connaissances et toutes les nouveautés que lui réservait son séjour chez cette tante de la haute société, elle s'exprimait aussi

succinctement que possible et souvent pour y adjoindre des considérations qui n'étaient pas celles d'une jeune fille tentée par les plaisirs de la vie.

Cette volonté, cette langue, ces profondes remarques, d'où les tenait-elle? Étaient-elles le fruit de ses études, de sa pensée? Était-ce son intuition? Il était tenté de croire en cette aptitude secrète de l'âme féminine à qui une vision intérieure rend immédiatement accessible ce que l'homme doit faire bien des efforts pour assimiler. Cependant, peut-être plus pour Kold que pour le vieux père qui, avec sa famille, se bornait à savourer le contenu de la lettre, il planait au-dessus de ces phrases comme un voile de tristesse et de mélancolie. Un voile qui sur l'ancien maître de Sofie produisait la même impression que la légère brume matinale dont se couvre un paysage inattendu surgi au hasard d'un périple.

Se pouvait-il que Sofie en fût l'auteur? Cette étrange enfant de l'alpage, de la salle de classe, sa vivante épreuve de patience? Il lui semblait encore la voir assise devant lui, le regard vide, obstinément fixé sur les nuages ou le toit de l'autre bâtiment, cependant qu'il s'escrimait à lui expliquer quelque chose. Il se sentit tout confus lorsque le préfet lui tapa chaleureusement sur l'épaule en s'exclamant :

« Alors, vous n'êtes pas fier de votre élève ! Eh oui, mon cher Kold, je reconnais que vous n'y êtes pas étranger ! »

Kold se sentit envahi d'une joie sans mélange lorsqu'il apprit avec quelle ardeur elle pratiquait la musique, une discipline pour laquelle elle avait obtenu les meilleurs maîtres. Pourtant, la joie qui attestait de son enthousiasme pour la pratique de cet art s'accompagnait d'un accablement qui puisait à une source plus profonde que sa simple peur des difficultés mécaniques.

La visite du préfet donna à Kold ce dont il avait précisément besoin à ce moment; à ses pensées fluctuantes, elle donna un objet auquel se rattacher. L'esprit hanté par cette lettre, il entreprit de se remémorer tous ses heurts avec l'être étrange qui l'avait écrite. Il en ressortit notamment bon nombre de traits qu'il avait instinctivement tus à Müller et découvrait maintenant sous un jour qui ne lui était encore jamais apparu.

Kold avait une amie plus âgée avec qui, à certain moment de sa vie, il avait beaucoup échangé sur les questions qui lui tenaient à cœur. À cette amie il avait promis sous une forme ou une autre d'envoyer un petit compte rendu de son présent séjour. Jusqu'alors cette promesse n'avait pas été suivie d'effets et il s'en était souvent fait le reproche. À ses yeux, ce n'était jamais assez bien. « Cette fois, je vais essayer, se dit-il. Je vais rassembler tous ces menus faits et, une fois que je les aurai couchés sur le papier, je verrai bien si leur somme est susceptible d'être adressée à Margrethe. »

*

*Diverses notes de Georg
à l'intention de Margrethe*

Cette enfant me troublait au plus haut degré. Parfois, perdant patience, je l'admonestais sérieusement pour sa paresse et son inattention. En quel cas, il lui arrivait de m'adresser un regard si humble et si suppliant que j'en restais coi. Mais, en d'autres circonstances, elle affichait une telle indifférence que mes remontrances semblaient ne pas la toucher. Peut-être l'animosité que je lui inspire en est-elle cause, me disais-je. Une fois qu'elle aura retrouvé les siens, elle ne

manquera pas de se comporter plus naturellement et, là, j'aurai l'occasion de mieux l'observer. Seulement, là, elle ne se trouvait presque jamais. « Il est quasiment impossible, disait sa mère, d'obtenir de Sofie qu'elle reste tranquillement à la maison à faire de menus travaux. En revanche, rien ne saurait plus lui plaire que de s'occuper dans le jardin à creuser des trous pour faire des plantations ou d'aider les vachères à nourrir le bétail. Écoutez donc ce qui m'est arrivé l'autre jour. La femme de l'évêque est arrivée à l'improviste et a demandé à voir Sofie, laquelle était dans la remise en train de rouir le lin avec des journalières. Aussitôt, je lui ai fait dire d'aller se changer et elle est effectivement venue nous voir peu après avec une robe habillée, mais elle avait les cheveux remplis de glumes et une tête épouvantable ! Je vous laisse imaginer combien c'était agréable ! »

Des histoires de ce genre, on m'en servait souvent. Un jour que le vacher était tombé malade, elle demanda instamment à le remplacer. Il faut savoir avec quelle insouciance sont élevés les enfants de la campagne pour comprendre comment on pouvait lui laisser passer des journées entières dans la solitude d'une nature inapprivoisée. C'est ainsi que je ne la voyais pratiquement qu'à table où elle ne soufflait mot. Et si elle s'avisait de dire quelque chose, sa mère croyait toujours y déceler une bêtise ou une incongruité contraire aux principes de bonne éducation qu'elle s'efforçait de lui inculquer. En de tels moments, la mine supérieure et légèrement soucieuse, Amalie adoptait une attitude sottement protectrice. Dans ces petits conflits qui l'opposaient aux siens, j'éprouvais toujours le besoin de la défendre et ne manquais jamais une occasion de le montrer. Elle refusait cependant de le comprendre.

C'est dans la grotte, son véritable domicile d'élection, qu'elle allait le plus volontiers chercher refuge. Aussi n'y allais-je que rarement malgré l'attraction que j'éprouvais pour cet endroit. Sofie avait en effet une sorte de droit de propriété sur ce lieu, et les rares fois où je l'y avais rencontrée, le désagrément que lui causait cette surprise n'avait pu m'échapper. Néanmoins, descendant un jour la vallée, j'eus envie d'escalader les rochers qui forment cette voûte étrange. C'est alors qu'une fois arrivé en haut, j'aperçus Sofie à travers une faille. Immobile, elle était allongée en dessous de moi, à même le sol de la grotte. Épouvanté à l'idée qu'il avait pu lui arriver quelque chose, je dégringolai la pente. En fait, elle dormait, épuisée par son travail ; à côté d'elle se trouvait une bêche bien trop lourde pour ses faibles forces. Sur son visage qu'éclairait crûment la lumière venue d'en haut se peignait une expression de chagrin que je ne lui avais encore jamais vue. Elle provenait du fond de l'âme et était de celles qui s'observent uniquement lorsque, cessant d'être fugitives, elles se figent dans le sommeil. Car quand ils dorment ou sont détendus, certains visages ont ceci d'étrange qu'on leur découvre une beauté tout à fait inattendue, peut-être parce qu'ils n'ont rien fait par eux-mêmes pour essayer d'acquiescer cette forme d'expression harmonieuse. Pour la première fois, je remarquai que Sofie avait une physionomie régulière d'une grande beauté. Néanmoins, je fus encore plus surpris en constatant que sa tête reposait sur un gros livre. Ce n'était pas un de ses ouvrages habituels, je m'en aperçus immédiatement. Mais quel était donc ce livre qui l'intéressait, alors que jamais nos leçons ne s'étaient aussi mal passées ? Il m'était impossible de le savoir sans la réveiller. Elle l'entourait de son bras comme si elle voulait protéger son secret.

Elle éprouvait à mon endroit une méfiance illimitée qu'une fois seulement je réussis à surmonter pour avoir avec elle un véritable entretien.

J'étais parti chasser dans les montagnes et avais pris la direction du sud-est pour gagner l'alpage où se trouvait le petit chalet des Ramm. Ce faisant, j'espérais rencontrer l'un ou l'autre des membres de la famille qui aimait à s'y rendre. À défaut, me restaurant avec ce que me donnerait la vachère, je pourrais toujours me reposer dans cet escarpement de toute beauté. J'étais encore assez loin de ma destination lorsque j'entendis, tantôt proche, tantôt lointaine, une musique aux étranges sonorités, puis distinguai peu à peu deux voix de femmes qui s'appelaient en alternance. Et quelle voix pour l'une d'elles ! Vibrante et limpide, puissante et allègre mais d'une extraordinaire richesse d'inflexions, elle résonnait jusque dans les plus lointaines collines et remplissait le moindre recoin des silencieuses profondeurs de la forêt qui s'étendait en contrebas. Ayant suffisamment avancé pour embrasser l'alpage du regard sans me faire remarquer, je m'aperçus alors que c'était Sofie qui chantait. Mais qui aurait donc pu imaginer que cette frêle enfant pût avoir cette voix de jugement dernier. Certes, Marit lui enseignait le chant, mais tout le monde savait qu'elle considérait son élève avec une sorte d'étonnement hautain.

Répondant à l'appel, le troupeau repu commença nonchalamment à s'approcher de la barrière que Sofie courut ouvrir. Et, tout en tapotant la grande vache blanche qui portait la clarine, elle se remit à entonner une vieille chanson de cette même voix étrangement vibrante et modulée qui, dirigée vers l'animal, avait quelque chose de comiquement mélancolique. Sortant

alors de ma cachette, je ne pus m'empêcher de manifester bruyamment mon enthousiasme. Mais, à ma vue, Sofie tourna vers moi un visage où se peignait le plus profond désespoir et fit un mouvement si brusque que l'ensemble du troupeau, et elle à sa suite, alla précipitamment se réfugier dans la forêt. Guidé par mon chien, je marchai sur ses traces et, après un bref passage à travers une épaisse végétation, la découvris assise sur un éperon rocheux qui dominait abruptement la vallée vers l'est. Restant immobile, elle parut à peine remarquer que je m'asseyais à côté d'elle. Un peu hésitant, je l'interrogeai :

« Mais enfin, chère Sofie, que signifie cette fuite ? Comment ma réaction a-t-elle pu ainsi t'effrayer ? Ne sois donc pas si farouche, si méfiante. J'ai été stupéfait de t'entendre chanter de la sorte et je ne vois pas pourquoi tu t'inquiètes. »

Au lieu de répondre, elle se mit à pleurer amèrement.

« Je ne te comprends pas.

— Promettez-moi seulement de n'en rien dire à la maison.

— Quoi donc ?

— Que je sais..., que j'ai chanté.

— Mais, Grand Dieu, pourquoi se taire ? Qu'y a-t-il de mal à chanter ?

— Parce que je serais forcée de jouer avec l'organiste. C'est quelqu'un d'horrible, d'absolument horrible ; si je vous disais tout ce que la malheureuse Louise a enduré.

— Louise ?

— Oui, ma sœur Louise, celle qui s'est mariée avec Caspersen, notre ancien précepteur.

— Ah bon, dis-je en agrippant involontairement mon chapeau.